

Robert Morin, l'homme à la caméra vidéo

Mario Cloutier

Number 175, November–December 1994

Robert Morin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59406ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cloutier, M. (1994). Robert Morin, l'homme à la caméra vidéo. *Séquences*, (175), 17–18.



Robert Morin, l'homme à la caméra vidéo

Il y a quelque chose d'éminemment pathétique, un genre de malaise profond, qui émane de l'œuvre vidéo de Robert Morin. Ce déchirement se trouve d'ailleurs parfaitement incarné par Earl Tremblay, le personnage principal de *Yes sir madame!*, un long métrage que le vidéaste/cinéaste a mis près de vingt ans à compléter. Une bande qui s'avère être un véritable compendium de toute sa création vidéographique où affleurent les problématiques de point de vue, du documentaire contre la fiction ainsi que celle, plus englobante, de la dualité.

Il y a Robert Morin, l'homme, et Robert Morin, l'homme à la caméra. Dans toute son œuvre, vidéo ou cinéma, l'un joue constamment à cache-cache avec l'autre. Comme le font la vidéo avec le cinéma, le documentaire avec la fiction, le drame avec la comédie, l'impudeur avec la pudeur, le filmage avec le montage. Robert Morin a assimilé mieux que quiconque tout le caractère bi-dimensionnel du médium vidéo. La vidéo qui aplanit tout et qui, de par sa nature, prend toute sa force en plans rapprochés et dans la «vraie vie».

Commencer par la fin en parlant de *Yes sir madame!*, ça n'est rien d'anormal quand on parle de Robert Morin. Fermant la boucle, au propre et au figuré, sur 20 ans de travail vidéo, cette bande se compose de 19 bobines de films, héritage laissé par une certaine Mme Tremblay à son fils Earl. Le vidéo commence à peine que ce personnage principal, alter ego du réalisateur, dit qu'il est «dans la marde, sur le bord de me chier moi-même.» Earl Tremblay c'est le

Canadien français typique, le parfait bâtard bicéphale du biculturalisme «made in Ottawa», le seul qui puisse faire un «christ de bon film canadien».

Et, effectivement, on a droit à un commentaire en voix-off souvent hilarant en raison de bruitages inattendus et de traductions à l'emporte-pièce qui nous font sentir, justement, le gouffre séparant les deux entités canadiennes, présentes en Earl. À l'image, ici comme ailleurs, Morin est passé maître dans l'art de nous offrir une foule de plans disparates qu'il met en scène avec ses commentaires, plans et séquences disjonctives qui finissent par former une histoire. Une histoire qui aurait bien pu être toute autre, une histoire que les images inventent elles-mêmes au fur et à mesure.

Film ou vidéo? *Yes sir madame!* est un document qui interroge le pouvoir de la caméra, son droit de vie et de mort sur la réalité et la fiction. «You have to go with the flow jusqu'à temps que ça s'arrête tout seul», dira le héros. Sa caméra-prison peut révéler la beauté des bas qui dansent sur la corde à linge tout comme la laideur des vendeurs de chars ou des politiciens. Là, le Pierre Falardeau qui sommeille en Robert Morin se pointe le bout du nez, mais l'humour reprend rapidement toute la place. Brian Mulroney joue le rôle d'un figurant et le réalisateur se demande s'il finira son film avant que celui-ci ne le finisse...

De toute façon, il n'y a jamais vraiment de fin dans un vidéo de Morin, parce que le créateur lui-même n'en connaît point. Si, au départ, comme dans *Gus est*

«À ce moment-là, j'ai senti quelque chose de bizarre en moi. Je me suis senti vraiment mal. J'ai pas pu garder mon doigt sur le piton de la caméra. J'étais trop gêné. J'sais pas. En tout cas, j'étais pas mal plus gêné de le filmer que lui d'être filmé. Astheure, j'peux regarder aussi longtemps que je veux ces images-là. Mais dans ce temps-là, au moment où je les ai prises, j'pouvais pas le faire durer, j'pouvais pas continuer. Ça aurait été, t'sais, dans l'armée, ça aurait été comme s'y perdre ou j'sais pas. Crime que j'étais mal.»

(voix off de Robert Morin dans le vidéo *Gus est encore dans l'armée*)

encore dans l'armée, il ne pouvait garder son doigt «sur le piton de la caméra», il ne peut désormais s'empêcher de tourner. Partout et tout le temps. Il n'y a plus de pudeur qui tienne. Morin va toujours au bout des choses pour s'apercevoir qu'il n'y a ni bout, ni extrémité, ni fin. On tourne continuellement en rond dans la tempête et le capitaine — personnage récurrent dans son œuvre vidéo — n'y peut rien.

La réalité et le direct semblent hanter les premiers «documentaires» de Robert Morin, mais le vidéaste comprend très vite qu'il n'y pas de réalité qui tienne devant la caméra. Tout est subjectivité et mise en scène. *Ma vie c'est pour le restant de mes jours* a beau se dérouler dans une brasserie où des gens boivent, dansent et baisent, on sent très bien que la caméra exacerbe les faits et gestes des participants. Le mot est d'ailleurs justifié puisque les sujets filmés participent à un scénario qu'ils inventent en même temps que monte le taux d'alcool dans leur sang. Et inévitablement, l'émotion, la vérité éclatent.

C'est là que le montage de Lorraine Dufour — complice indispensable de Morin — prend toute son importance. Une séquence magistrale en atteste. Sans que l'on s'y attende, une image choquante, porno, nous apparaît: celle de la danseuse qui avait refusé les avances du cascadeur, mais qui se retrouve étendue sur une table en pleine «action» avec deux hommes. Coupe franche. L'un deux, le fameux cascadeur, est aux prises avec sa petite amie désespérée à cause de son égoïsme à lui. «Moi je garde mes "métiers", lui dit-il,

et toi tu gardes tes préjugés.» La jeune femme éclate en sanglots et le cascadeur philosophe à l'écran: «Ma vie c'est pour le restant de mes jours, je veux en faire ce que je veux.»

Dans cette seule séquence choc, se découpe tout un pan de l'esthétique Morin. Au-delà des mots et des images crues, impudiques, plus vraies que nature, on atteint toujours à l'émotion, au pathétique, au dérangement. La caméra de Morin peut faire faire n'importe quoi au vrai monde. Elle fait «sortir le méchant» et parfois aussi le meilleur des gens. C'est ce qu'on constate notamment dans **La Réception** où dix ex-détenus sont rassemblés dans un manoir pour une fin de semaine, et exécutés l'un après l'autre. La fiction-prétexte, inspirée des *Dix Petits nègres* D'Agatha Christie, permet à ces écorchés vifs de rugir, de crier, de se défouler, mais aussi ultimement de s'entraider et de s'aimer.

Cependant, il ne saurait s'agir que de courts moments de clarté dans l'œuvre sombre de Robert Morin. La conclusion n'est autre que la mort ou la folie. Et ces réalités n'apparaissent jamais là où on les attend le plus. Dans son tout premier long métrage vidéo, **Tristesse modèle réduit**, le vidéaste démontre au contraire que la bêtise se trouve bien plus dans l'entourage du déficient intellectuel qu'en lui-même. Et même si cette bande semble s'éloigner d'un certain esprit de documentaire direct qui caractérisait l'œuvre de Morin auparavant, elle n'est en fait que l'aboutissement de la démarche d'un artiste qui ne s'est jamais laissé duper par la vraisemblance d'objectivité du documentaire.



La Femme étrangère

Comme on l'a déjà vu avec **Ma vie c'est pour le restant de mes jours**, le vidéaste intervient, nous parle constamment par ses choix sans équivoque de «mise en scène». La preuve en est sa constance thématique qui de **Ma vie...** à **La Femme étrangère** ne change pratiquement pas. Les sujets d'abord, des êtres marginaux, étranges et profondément solitaires comme **Le Mystérieux Paul**, et, ensuite, leurs conflits: la grande

mésentente homme-femme, la passion, la mort, la folie. Même si on remonte aussi loin qu'à **Gus est encore dans l'armée**, on retrouve, dans ce montage expérimental des chutes de films que Morin avait tournés pour les Forces armées canadiennes, le malaise Morin. Pourtant, il s'agit encore d'une histoire inventée à même les images, tellement naturelle qu'on a parfois l'impression que le vidéaste effectue de l'improvisation vidéo. Comme s'il laissait les images s'inventer elles-mêmes des histoires qui flottaient là, quelque part, dans l'imaginaire collectif, si tant est qu'une telle chose puisse exister. Les clichés, en tout cas, existent et Morin s'y intéresse plus que tout. Il les transcende

Faire voir l'invisible.

Voilà la réussite

principale des images

vidéos de Robert Morin.

pour créer son monde à lui, son univers vidéographique.

En fait, les fictions de Robert Morin ne font que rendre explicites les intentions implicites de ses documentaires. Même dans un vidéo filmé au Brésil comme **La Femme étrangère**, le vidéaste reste fidèle à lui-même. Morin fait totalement sien le discours de cette femme aveugle rejetée par les uns et les autres. Elle dit ne se sentir «égale aux autres» que dans la nuit. Morin pourrait affirmer la même chose à propos de sa caméra. Dans ce vidéo, même les images très «directes» des rites masculins qui se répandent en vomissures, plus que de ressembler au cinéma ethnocentrique de Jean Rouch, nous renvoient au thème développé ailleurs — notamment dans **Ma vie...** ou **Le Mystérieux Paul** — qui veut que les hommes font des conneries jusqu'à en mourir, ce qui rend malade d'inquiétude leurs compagnes.

La remarque vaut aussi pour **La Réception** qui se veut un film noir en couleurs et en vidéo. Ici, les acteurs non professionnels, tellement bons parce que sans aucune inhibition, en viennent à se livrer complètement. Des témoignages émouvants qu'au lieu de laisser à leur aspect purement documentaire, Morin raccroche toujours à la fiction triomphante. Et surgissent ainsi les conflits au détour d'images et de séquences plus tranquilles. Le montage choc nous pose et repose les questions propres à l'œuvre de Morin: est-ce qu'il faut avoir peur de mourir pour commencer à s'aimer? ou est-ce que toute vérité est vraiment bonne à dire?

Le vidéaste dirait sans doute oui. Seulement le fait de le dire change le monde. **Le voleur vit en enfer** en

est la preuve éclatante. Certainement un des plus beaux vidéos de Robert Morin, un de ses plus expérimentaux aussi. La dualité est enfin assumée ici, acceptée, vécue. La frustration et la haine du personnage principal échappent à la folie et se transforment. Jamais la disjonction entre le son et l'image n'a semblé aussi forte. Plusieurs plans semblent avoir été tournés dans les années 70, mais le vidéaste réussit une fusion totale. Dans ces images tournées en Super-8, qui auraient également pu s'intituler «Sur la vie après la vie d'une dinde dans la quatrième dimension», le vidéaste finit par croire en ses visions et, dans le fond, c'est bien tout ce qui compte.

Faire voir l'invisible. Voilà la réussite principale des images vidéos de Robert Morin. Du documentaire à la fiction et à la réalité, c'est sa vérité, sa vision qui triomphent. Il y a indéniablement une façon Morin. Une œuvre de Robert Morin, c'est retrouver l'idée du premier tournage, du cinéma amateur, vierge. Comme le dit si bien Earl Tremblay dans **Yes sir madame!**: «J'avais jamais touché une caméra avant.»

Après plus d'une vingtaine de vidéos, Robert Morin retrouve encore l'émerveillement des premières images en mouvement, au temps où tout était possible et imaginable. Il retourne à ce malaise originel de celui qui a volé quelques instants à l'éternité. Ce mal d'être, ni avec les autres, ni contre eux. *It's about being alone in this world*, dit Earl Tremblay. Un homme en marge. Un homme à la caméra.

Mario Cloutier

VIDÉOGRAPHIE

- 1974: **Motel**
- 1976: **Le Sculpturiste**
- 1977: **Même mort, il faut s'organiser**
- 1978: **Le royaume est commencé**
- 1980: **Ma vie c'est pour le restant de mes jours**
- 1980: **Gus est encore dans l'armée**
- 1981: **Les Triangles «cocos»**
- 1981: **Il a gagné ses épaulettes**
- 1982: **Ma richesse a causé mes privations**
- 1983: **A Postcard from Victoria**
- 1983: **Le Mystérieux Paul**
- 1984: **Le voleur vit en enfer**
- 1984: **Toi t'es-tu lucky?**
- 1984: **On se paye la gomme**
- 1984: **Mauvais mal**
- 1985: **Quelques instants avant le Nouvel An**
- 1987: **Tristesse modèle réduit**
- 1988: **La Femme étrangère**
- 1989: **La Réception**
- 1990: **Preliminary Notes for a Western**
- 1994: **Yes Sir madame!**